

aussi des intérêts nouveaux ; chez les premiers, elles avaient fait comprendre surtout la nécessité de renoncer au mépris hautain qu'on affectait autrefois à l'égard des « barbares » et de tenir compte de ces nations nouvelles qui naissaient à la vie. Sans doute, de ce rapprochement, aucune sympathie réelle n'était née ; une sorte de curiosité pourtant, une obscure conscience du besoin qu'ils avaient l'un de l'autre, attiraient l'un vers l'autre ces deux mondes qui s'étaient longtemps ignorés. Au xii^e siècle, le grand empire oriental, sortant chaque jour davantage de son isolement, se mêlait à toutes les grandes affaires de la politique européenne : sous le règne de Manuel Comnène en particulier, Constantinople fut vraiment l'un des centres de cette politique.

Dans la première moitié de ce xii^e siècle, un péril redoutable menaçait la monarchie des *basileis*. Le puissant royaume que les Normands avaient fondé dans l'Italie méridionale et en Sicile étendait ses visées ambitieuses au delà de l'Adriatique : comme Robert Guiscard et Bohémond, Roger II rêvait de s'agrandir aux dépens de l'empire de Constantinople. Contre un adversaire de cette taille, il fallait aux Byzantins une alliance ; ils la cherchèrent du côté de l'Allemagne, que ses constantes ambitions italiennes désignaient plus que tout autre état pour neutraliser les efforts de l'entrepreneur souverain sicilien. Dès 1135, et deux ans plus tard, en 1137, des ambassades grecques furent envoyées en Germanie pour préparer un terrain d'entente ; une nouvelle mission vint en 1140 porter au roi Conrad III des offres plus précises. Pour sceller définitivement l'accord projeté, la cour byzantine proposait d'unir par un mariage les deux dynasties, et deman-